

Archivistique et psychanalyse

Pascale Martin, Frédérique Fleisch

Citer ce document / Cite this document :

Martin Pascale, Fleisch Frédérique. Archivistique et psychanalyse. In: La Gazette des archives, n°240, 2015-4. Voyages extraordinaires numérisés : 10 ans d'archivage électronique, et demain? pp. 409-417;

doi : 10.3406/gazar.2015.5322

http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2015_num_240_4_5322

Document généré le 01/02/2018

Archivistique et psychanalyse

Pascale MARTIN

Frédérique FLEISCH

À partir de faits constatés par la profession archives tout en présentant les notions nécessaires à la compréhension du domaine psychanalytique, le dialogue ci-dessous illustre une discussion fictive entre une psychanalyste et une archiviste afin de faire émerger les points de convergence entre le fonctionnement de la psyché et les archives et, plus particulièrement, dans le cadre de la dématérialisation.

L'archiviste (A) : Bonjour. Vous êtes psychanalyste. Qu'est-ce que nos archives ont à voir avec votre pratique ?

La psychanalyste (P) : Bonjour. La psychanalyse est connue pour être une méthode thérapeutique visant à élucider le sens inconscient des symptômes d'un sujet. Mais on sait moins qu'elle est aussi une théorie du fonctionnement psychique. La psychanalyse étudie notamment la façon dont un être humain traite les informations qui lui parviennent, autant du monde extérieur que de son propre organisme. Car, tout comme un(e) archiviste, le psychisme humain met en mémoire des informations pour éventuellement les reprendre plus tard.

Archiviste (A) : En tant qu'archivistes, nous sommes actuellement confrontés à la nécessité de conserver nos documents sous forme numérique. Mais sous quelle forme les informations sont-elles « stockées » dans le psychisme humain ?

Psychanalyste (P) : Selon la théorie analytique, un être humain se représente son monde, intérieur et extérieur, par l'intermédiaire du système symbolique.

A : Certes, mais qu'entendez-vous exactement par « symbolique » ?

P : Le symbolique peut être défini comme l'ensemble des signifiants. Je m'explique : pour la psychanalyse, les signifiants sont les entités qui constituent l'inconscient. Ce sont des formes, comme par exemple les mots de la langue que nous parlons, que l'on peut considérer en première approximation comme des représentations de notre monde, interne aussi bien qu'externe.

A : Alors notre mémoire fonctionnerait en fait comme une sorte d'archive, dans laquelle seraient rangés sous forme de signifiants tous nos souvenirs ?

P : On peut effectivement le dire de cette façon. Nous archivons nos expériences sous forme de signifiants !

A : Mais pourquoi cet archivage par signifiants ?

P : Contrairement aux autres mammifères, nous ne disposons, en tant qu'humains, d'aucun instinct qui nous guiderait quant à la conduite à adopter dans telle ou telle situation. Ce qui remplace l'instinct chez l'humain est le savoir que nous acquérons peu à peu au fil des expériences auxquelles nous confronte notre vie. Ce savoir est constitué des signifiants que nous apprenons des autres humains. Par conséquent, le système symbolique recouvre suffisamment le réel pour que nous n'y ayons accès que de façon très sporadique.

A : Et quand commençons-nous à « archiver » sous forme signifiante ?

P : La plupart du temps, dès notre naissance, et même auparavant ! Déjà, le cri d'un bébé est généralement interprété comme un signifiant par sa mère. Pour cette mère, le cri de son enfant signifie qu'il a faim, ou froid ou soif, etc. C'est parce que sa mère donne un sens à ses pleurs que le bébé entre dans le langage et vivra désormais toute expérience par ce biais. Bientôt, lui-même dira qu'il a faim, ou soif, ou froid.

A : Ce parallèle est intéressant puisque les archivistes dans l'environnement électronique doivent tracer l'information dès sa création-validation. Ainsi, nous traduirions donc en signifiants les sensations que nous éprouvons ?

P : Pas exactement. Ce qu'on peut plutôt dire est que le langage structure notre corps. Pour un être humain, contrairement aux apparences, le langage ne traduit pas telle ou telle sensation corporelle. Au contraire, c'est le langage qui induit – en partie – les sensations dans le corps. La preuve en est que la sensation de faim ou de soif peut être suscitée par une publicité par exemple. Aussi bien, un humain, contrairement à la plupart des animaux, peut décider de ne pas satisfaire sa faim ou sa soif biologique. Du fait de son lien au langage, l'humain est partiellement coupé du réel, de la sensation, du monde qui l'entoure, et de son

organisme. Il devient un « parlêtre » qui a un corps mais ne l'est pas.

A : Il n'y a donc pas de correspondance terme à terme entre les sensations et les signifiants ?

P : En effet. Et cela n'est pas sans conséquences pour l'humain.

A : Lesquelles ?

P : L'une d'entre elle est qu'il y a inévitablement du manque pour l'humain. Une partie de ce qui se présente à lui ne peut pas être représentée, ou pas encore. Cette fraction du monde non représentable n'en est pas moins active. Elle est pour l'humain ce qui ne peut être neutralisé par le langage, donc ce qui le traumatise, comme on dit, ce qui l'atteint directement dans sa chair. Elle est ce qu'il perd en prenant la parole. Mais elle est aussi ce qu'il recherche sans cesse, ce qui suscite son désir et en même temps lui fait horreur, tant que ce n'est pas médiatisé par le signifiant. Le réel est traumatique pour l'humain du fait de la médiation du langage entre lui et le monde, et paradoxalement seul le langage, le jeu des signifiants permet d'atténuer les effets de ce traumatisme.

A : Pourriez-vous nous expliquer cela par un exemple ?

P : Bien sûr ! Considérons par exemple ce que nous faisons lorsque nous sommes confrontés à la perte d'une personne aimée. En tant que psychanalystes, nous savons que la perte est non seulement inévitable, du fait du langage, mais aussi irréprésentable. À tel point que Freud disait que la mort n'existe pas dans l'inconscient : nous ne pouvons-nous représenter cet événement. Seulement, voilà, nous y sommes néanmoins soumis ! En tant qu'irreprésentable, réel dans notre jargon, la mort nous fascine autant qu'elle nous fait horreur. Et le seul moyen que nous avons d'y faire face, quand même, est le langage : voilà pourquoi il existe dans toute culture un rituel de deuil, durant lequel nous prononçons des paroles plus ou moins prévisibles, qui canalisent et permettent l'expression de notre désarroi.

A : Le système psychique s'avère d'une grande complexité. J'en déduis qu'il existe donc chez l'humain une dématérialisation du monde au profit d'un stockage d'informations sous forme symbolique.

P : Exactement. Notre psychisme fonctionne comme un archiviste ! Il est pour une part un dispositif à enregistrer des informations, à tel point que Freud le comparait à un « bloc-notes magique » !

A : Mais alors, peut-être pourriez-vous nous éclairer sur un point précis. En tant qu'archivistes, nous sommes actuellement confrontés, du fait du passage au numérique, à la nécessité d'archiver l'information, comme nous l'avons vu, dès sa naissance. Nous devons donc d'emblée la conserver sous la forme sous

laquelle elle pourra être réutilisée, faute de quoi il sera impossible de la lire ou d'y accéder dans la masse énorme des informations conservées. D'où la nécessité absolue de métadonnées, à savoir d'un système de données sur les données qui définit les règles selon lesquelles doivent être conservées les données pour pouvoir être retrouvées et garantir leur pérennité. Peut-on identifier un tel système au niveau psychique ?

P : Mais tout à fait ! En fait, le système des signifiants fonctionne exactement comme une métadonnée. Je m'explique : prenons par exemple le cas d'un enfant qui a dû quitter sa mère pour devenir un écolier. Perte moins tragique qu'un décès, estime-t-on à l'âge adulte, mais tout aussi difficile à surmonter dans certaines familles. Refouler les pensées liées à cet événement a permis à cet enfant, sur le moment, de ne pas sombrer dans la dépression. Il a peut-être même été un écolier modèle, il a cru aimer l'école autant que sa mère. Il est devenu instituteur. Il a grandi. Seulement, les pensées liées à l'événement traumatique, qui ont été archivées, n'en demeurent pas moins actives dans son existence. Car notre instituteur n'est pas heureux. Il ne comprend pas pourquoi toutes les rencontres qu'il fait se terminent par une séparation.

A : Mais pourquoi donc ?

P : Poursuivons notre exemple. Cette nuit, notre instituteur rêve. Vous savez que les rêves, pour la psychanalyse, proviennent de préoccupations inconscientes, de pensées qui ont été refoulées. Or ces pensées refoulées, archivées pourrait-on dire, mais néanmoins actives, demandent à être déstockées pour être réexaminées. Comprenez-vous le mécanisme du refoulement ?

A : Oui, il me semble. Je dirais qu'il s'agit de mettre en mémoire quelque chose d'inassimilable sur le moment pour pouvoir ensuite peu à peu le digérer progressivement. Est-ce bien cela ?

P : Oui, votre métaphore est excellente ! En effet, si notre homme ne digère pas ce qu'il n'a pu assimiler sur l'instant, sa vie risque de n'être que la répétition de cette séparation traumatique. Mais revenons à présent à notre question, celle des métadonnées. Nous sommes bien d'accord qu'il y a nécessité, même si c'est souvent douloureux, dans un premier temps, de retrouver l'information stockée. Le refoulé tend spontanément, explique Freud, à revenir à la conscience. Notamment dans les rêves. Or le rêve, vous allez le constater, ne fait rien d'autre qu'utiliser la métadonnée du signifiant qui a été refoulée pour retrouver l'information stockée.

A : Vous voulez dire que le rêve de l'instituteur sera déclenché par un signifiant qui lui permettra de se souvenir de ce qu'il avait refoulé ?

P : Oui, c'est exactement ce qui se passe ! Poursuivons donc notre cas. Dans son rêve, donc, notre homme a visité des palaces, nous affirme-t-il, notamment une demeure magnifique mais déserte dans laquelle, au terme d'un long et fatigant voyage, il a trouvé asile. Au réveil, hélas, l'illusion s'est dissipée. Il sait que ce palais est un lieu qu'il a connu autrefois, auquel il ne peut songer sans nostalgie. Au matin, il fouille sa mémoire. En vain. Oublie. Se rend à son travail. En revient. Et puis soudain, de nouveau, son rêve est là : sur le chemin du retour, dans le métro, une photo affiche le Taj Mahal. Inexplicablement une bouffée d'amour le saisit. Le Taj Mahal n'a-t-il pas été construit par un souverain en deuil en hommage à son épouse disparue ? Il ira peut être en Inde, il deviendra collectionneur de palaces, il y fera sans doute des rencontres. Ce qu'il ignore encore, qu'il ignorera peut être toujours, à moins de se lancer dans l'aventure analytique, est que « palaces » est l'anagramme du prénom de sa mère. Par-delà les images, par-delà même tout sens, un mot détermine son destin : ce signifiant, « palaces », est sa métadonnée à lui, la clé de son désir, à jamais écrit, « indestructible », disait Freud. Qu'en dites-vous ?

A : Cela me laisse rêveuse... Ainsi nous serions pilotés par quelques signifiants-métadonnées, qui détermineraient en quelque sorte notre destinée ? Et c'est le fait de retrouver, à travers les différents cycles de vie de l'information, ces signifiants refoulés qui nous donnent accès à nos traumatismes passés, que nous avons voulu oublier ?

P : On peut le dire ainsi. Il est vrai que ce sont quelques signifiants qui déterminent notre destinée, en même temps qu'ils représentent nos désirs. Et ces signifiants nous permettent, *via* les formations inconscientes (rêve, lapsus par exemple) de retrouver nos désirs refoulés. Ils constituent les clés de notre désir, le seul moyen d'y accéder, dans la mesure où ils sont susceptibles de provoquer soudain, à l'insu du sujet, une brève ouverture de son inconscient. Tout comme, dans votre domaine, un nombre limité de métadonnées constituent désormais, avec le passage par le numérique, les seuls moyens d'accès fiables et authentiques aux données elles-mêmes.

A : Suivons votre raisonnement. Selon vous, un nombre limité de signifiants jouent dans le psychisme le rôle de nos métadonnées. Mais côté archives, il existe d'autres données. Notamment, l'archiviste, grâce aux métadonnées collectées dès la création, opère une migration de format qui le pousse par nécessité de pérennité à changer le format initial devenu obsolète dans un format plus ouvert sans pour autant perdre l'accès à l'information primaire. Ce type de changement de format peut-il se produire dans le psychisme ?

P : D'une certaine façon, cette question a préoccupé Freud toute sa vie ! Très rapidement, il constate que le souvenir d'un événement, c'est-à-dire l'information mémorisée à propos d'un événement, peut être non seulement retrouvée mais également modifiée par la cure analytique. De même, les souvenirs évoluent au cours d'une vie : contrairement à ce que laisserait penser une conception statique de la mémoire, vous n'aurez pas le même souvenir conscient du même événement le jour même et dix ans plus tard ! En effet, cette « information-souvenir » n'est pas du tout, bien qu'on puisse en être persuadé, la reproduction à l'identique d'un événement.

A : Mais alors pouvez-vous préciser ce qu'est un souvenir ?

P : Déjà l'enregistrement premier de l'événement est le plus souvent refoulé, donc comme nous l'avons vu, accessible uniquement par le biais des signifiants qui fonctionnent comme des métadonnées. Seul ce que Freud nommait « souvenir-écran », c'est-à-dire une reconstruction de l'expérience à travers quelques-unes de ses composantes, est accessible à la conscience. Ce sont d'ailleurs souvent ces quelques signifiants autour desquels se reconstruit la scène qui vont devenir précisément les « signifiants-métadonnées ». Ensuite, dès qu'un événement de la vie a quelque rapport avec l'information stockée, celle-ci se modifie. De plus, la perception que vous aurez de l'événement lui-même sera modifiée par l'information que vous avez stockée. C'est un système d'interactions permanentes et infiniment complexes qui aboutit à ce que Freud, au début de sa recherche, ne cessait de se poser la question que vous me posez ! En effet, il se demandait si les différentes versions du même événement subsistaient côte à côte dans le psychisme ou si le premier enregistrement était constamment modifié. Puis il a abandonné cette question, à vrai dire insoluble. Peut-on assimiler ces variations constantes de l'information dans le psychisme à des modifications de format ? C'est vous peut être, plus savante en informatique que moi, qui pouvez répondre !

A : Donc je comprends que le souvenir, qui est un changement de format en quelque sorte, fait perdre l'information primaire ou en tout cas la modifie. Dans nos pratiques archivistiques, le but est de permettre un accès à une information non modifiée malgré le changement de format. Mais le passage au numérique nous pose encore d'autres problématiques. La dématérialisation des processus nous conduit inexorablement à l'infobésité. Nous parlons également de *big data*. Ce sont des milliards de données qui seront conservées demain nécessitant la mise en place de règles pour aiguiller ces données et leur attribuer un cycle de vie. Que fait la psyché lorsqu'elle a trop d'informations ? L'information tue-t-elle l'information ?

P : Encore une question freudienne ! Du point de vue de la psychanalyse, il y a rarement trop d'information dans le psychisme. Car un psychisme humain est structuré pour refouler, c'est-à-dire pour oublier. Il ne vous aura pas échappé que, lorsque dans le psychisme nous parlons de conservation de l'information, nous parlons le plus souvent d'information refoulée, donc inaccessible à la conscience, donc consciemment oubliée, bien que conservée ailleurs, c'est-à-dire dans l'inconscient !

A : Pouvez-vous préciser ?

P : Reprenons brièvement le parcours de Freud. Il avait constaté que des informations inaccessibles à la conscience étaient pourtant conservées dans le psychisme. Ces informations sont à l'origine de la formation de symptômes. Notre instituteur souffre en effet d'un ensemble de phénomènes que, consciemment, il a en grande partie oubliés. Il souffre du désir de passer sa vie avec sa maman, au lieu de grandir, aller à l'école et devenir un homme ! C'est en écoutant ses patients que Freud a conceptualisé différents lieux psychiques, notamment l'inconscient, et le mécanisme par lequel cet inconscient se constitue, c'est-à-dire le refoulement. Tout en développant ainsi un point de vue topique sur le psychisme, il s'est posé une question analogue à celle que vous me posez. Il s'est demandé comment, étant donné la masse considérable d'informations qu'un être humain enregistre au cours de son existence, il peut continuer à percevoir de nouvelles informations. Il a résolu le problème en supposant que l'inconscient stocke l'information (qui est alors refoulée) alors que le conscient la perçoit. Ces deux systèmes ont pour lui des fonctions différentes.

A : En fait l'inconscient stocke une information à laquelle la conscience n'a pas accès parce que cette information entre en conflit avec les buts conscients, n'est-ce pas ?

P : Oui, en effet. Le désir est à la fois conservé – « indestructible » disait Freud – et inaccessible au système conscient.

A : Pourrait-on dire qu'une psychanalyse consiste à rendre conscient ce désir inconscient ?

P : Il s'agit plutôt d'assumer ce désir car on ne peut pas vraiment le rendre conscient. Dans le cas de notre instituteur, il doit admettre qu'il ne peut pas, faisant partie d'une société humaine, vivre avec celle qui l'a mis au monde. En revanche, il a le droit d'avoir une amoureuse ! Il s'agit, pour une part, d'analyser et de réduire le conflit entre conscient et inconscient.

A : Vous avez dit qu'on ne peut pas rendre conscient le désir, ou plutôt l'information en rapport avec notre désir. Cela signifie-t-il qu'il n'y a pas de réversibilité dans le psychisme ? Dans le numérique cette fonctionnalité est cruciale. Il faut que nous soyons assurés que les données mises dans un système puissent être récupérées à l'issue d'un changement de technologie.

P : C'est une question assez complexe, qui a également beaucoup préoccupé Freud. Lors des premières cures, il espérait qu'il pourrait aider les patients à rendre conscients tous les souvenirs refoulés et les guérir par ce moyen. Il s'est aperçu que ce n'était pas possible. Certes, certains souvenirs peuvent être retrouvés, on peut remonter en quelque sorte jusqu'aux signifiants qui pilotent le désir du sujet. Ce processus est indispensable mais ne suffit pas. Car si le désir est représenté par quelques signifiants, ces signifiants ne constituent pas la cause du désir. Or, seule la cause du désir permet d'avoir quelque plaisir et nous savons, en tant que psychanalystes, que cette donnée est fondamentale.

A : Alors, comment procéder ?

P : Je vais faire l'hypothèse d'un nouveau et dernier parallèle entre nos deux domaines. Un jour, vous aviez affirmé que la dématérialisation des processus allait exposer les archivistes à de nouveaux risques. En effet, disiez-vous, nous devons inscrire nos pratiques dans les plans de reprise d'activité (PRA) et les plans de continuité d'activité (PCA) afin de s'assurer de ne pas perdre de l'information mais aussi de pouvoir faire face aux obsolescences technologiques. Voyez-vous, il existe pour l'être humain un risque du même genre, quand il se trouve, par le hasard d'une rencontre, face-à-face avec le signifiant qui détermine son destin.

A : Un risque ?

P : Un risque, oui : rencontrer quelque chose en rapport avec son désir est un risque pour l'être humain. Car si un destin peut s'infléchir, au détour d'une rencontre de ce genre, ce peut être pour le meilleur, ou le pire ! En effet lors d'une rencontre, l'être ne se trouve pas seulement aux prises avec un signifiant. Si c'est une rencontre, il y a du réel en jeu. Et la rencontre de ce réel, qui peut être une toute petite chose, un détail insignifiant, va tout changer.

A : Mais comment est-ce possible ?

P : C'est ce qui se passe par exemple dans la rencontre amoureuse. La personne rencontrée possède l'attribut désiré, « l'objet » disons-nous dans notre jargon, qui correspond au signifiant déterminant. C'est un détail, l'éclat d'un regard, le timbre d'une voix, le grain d'une peau... ce qui fait que quelqu'un ou quelque chose, d'ailleurs, vous attire irrésistiblement. Il y a séduction immédiate. Et

la répétition du signifiant, qui provoquait la répétition du traumatisme à l'identique, va être déjouée. Notre écolier, par exemple, va pouvoir rejouer ses cartes, rencontrer enfin une femme qu'il ne sera pas obligé de quitter comme sa mère ! Ce qui ne veut pas dire que cette rencontre débouchera sur une relation satisfaisante. La passion, c'est parfois difficile. Mais l'objet est en jeu, et c'est l'ingrédient indispensable de la recette amoureuse !

A : En vous écoutant je fais un nouveau parallèle avec l'objet d'archives qui peut être constitué dans l'univers électronique d'un ou plusieurs objets tous enregistrés et tracés. Savez-vous qu'il est vital pour nous d'attribuer un identifiant unique à chaque archive ou objet d'archives dans le contexte de la dématérialisation. Il me semble que c'est ce qui caractérise l'objet, n'est-ce pas ?

P : En effet, si le langage est commun à tous les sujets, l'objet du désir est propre à chacun. Il fonctionne tout à fait comme un identifiant unique qui nous permet de reconnaître ce qui éveille notre désir. Et c'est un objet qui nous fait vivre !

A : Toutes ces similitudes me laissent penser qu'il existe une analogie entre le fonctionnement du système psychique et l'archivage électronique, voire les systèmes informatiques.

P : En effet, le bloc-notes magique de Freud, c'est peut-être aujourd'hui notre ordinateur, un système technique fonctionnant de façon analogique à notre psychisme ! Voilà sans doute la raison pour laquelle ces techniques peuvent nous paraître aussi géniales que complexes !

A : Je vous remercie pour cet échange qui établit des parallèles certains entre nos deux domaines.

Pascale MARTIN
Psychanalyste

Frédérique FLEISCH
Archiviste
Présidente de la commission Archives électroniques
de l'Association des archivistes français